

Voir Paris ! me disais-je, au lieu de penser à la clôture du séminaire. Et ce fut le premier essor d'une véritable passion pour ce Paris, ce fatal Paris vers lequel tendent tous les regards de la curiosité, tous les efforts de l'ambition, et je ne sais quel instinct général, centralisateur, par suite duquel les moindres villages s'écrasent d'impôts extraordinaires, pour aboutir à Paris par une chaîne de chemin de fer, et y lancer leurs populations ruinées, mais fascinées et joyeuses de s'envoler dispersées sur les ailes de la vapeur. Cet amour de Paris chez les Français est contagieux au point de gagner jusqu'aux étrangers ; ils aiment tous Paris, ils y affluent par bandes et par saison, comme font les cailles et les cigognes. Et remarquez qu'avant de professer un si grand amour pour Paris, les Anglais n'en ont jamais dit autant de Londres, ni les Allemands de Vienne ; les Russes même, malgré leur empereur, se surprennent en adoration pour Paris. Hélas, si je me déchaîne contre cette passion universelle, dont l'abus a déjà déclassé, appauvri ou attristé tant de monde, contre ce vilain *parisianisme* pour lui donner un nom, c'est que nos fortunes en ont été l'innocente victime, et que mon frère bien-aimé après y avoir jeté à poignée les trésors de son esprit et de son cœur encore meilleur, devait comme tant d'autres finir par y laisser sa vie.

Pour moi, l'on m'emballa pour Paris dans une de ces lourdes et longues voitures à dix-huit places qui faisaient le trajet en quarante-huit heures, et qui avaient une administration aussi riche que bien disciplinée. L'abbé me précéda de quelques jours dans la capitale où je fis ma première entrée, qui n'avait de triomphal que l'élévation de mon siège, dans la cour des diligences de N. D. des Victoires. Suspendu à la courroie, je descendais le marche-pied de fer pour m'élancer sur le pavé de Paris, terre classique de la liberté, quand je me sentis doucement appréhendé à la main par une bonne vieille fille portant l'épais costume de droguiez et la coiffe à longues barbes circulaires des femmes de nos villages langrois. C'était la fidèle et pieuse gouvernante de mon oncle et parrain M. Regnier alors juge au tribunal de la Seine mort à Paris en janvier 1863, dans la même maison.

La sainte paysanne, qui ne voulut jamais pour son gage plus de soixante francs par année, venait là avec son